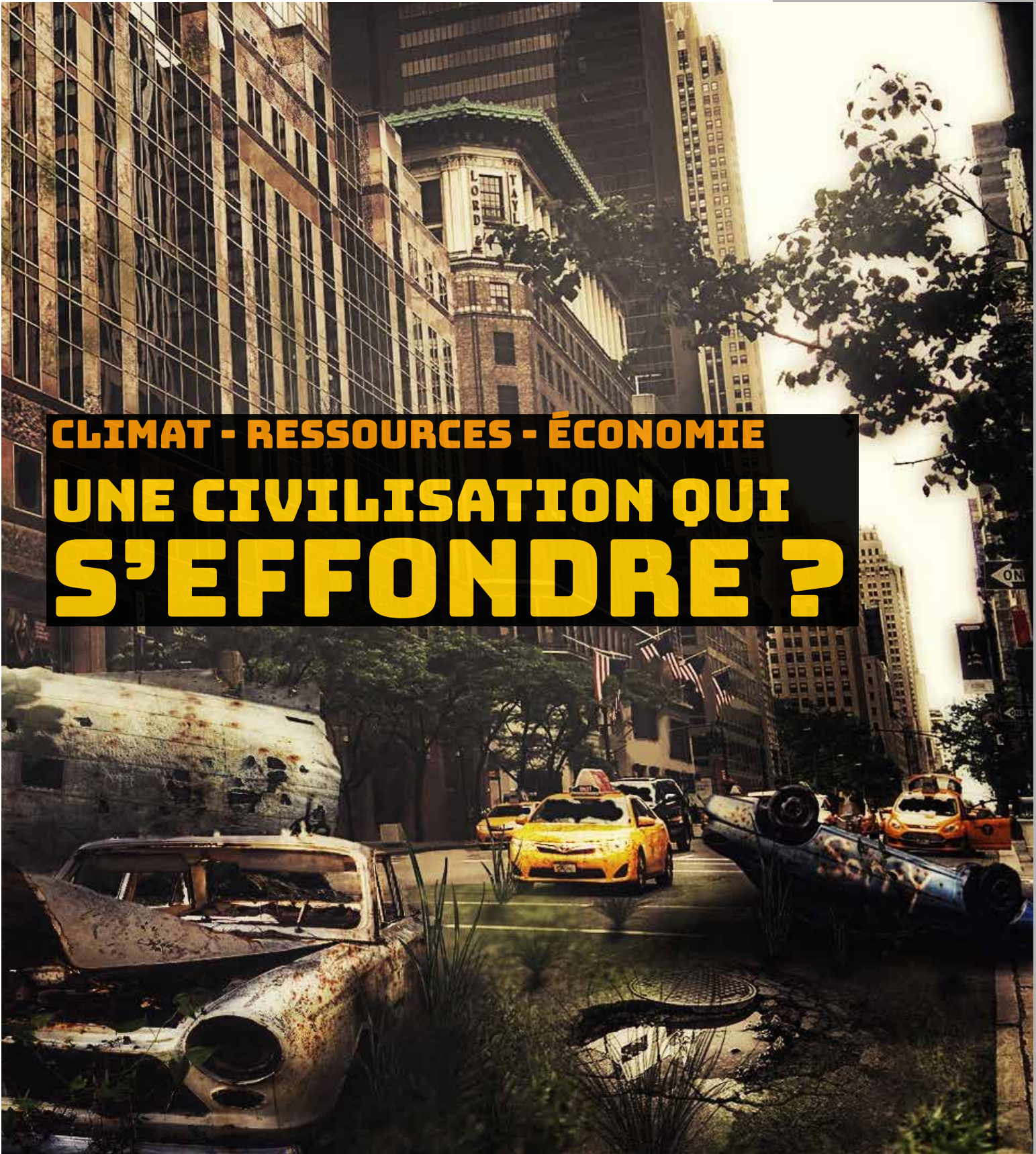


Contrastes

► N° 184 ■ Bimestriel ■ Janvier-Février 2018 ◀

bpost
PB-PP
BELGIË(N) - BELGIQUE

ep
Equipes Populaires



CLIMAT - RESSOURCES - ÉCONOMIE
UNE CIVILISATION QUI
S'EFFONDRE ?

FAUT-IL FAIRE L'AUTRUCHE ?



Equipe de rédaction :

Paul Blanche, Monique Van Dieren,
Claudia Benedetto, Guillaume Lohest

Rédactrice en chef : Monique Van Dieren

Mise en page : Hassan Govahian

Editeur responsable :

Paul Blanche, 8, rue du Lombard
5000 - Namur - Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be
Prix au n° : 2 €

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :
Versez 15€ au compte BE46 7865 7139 3436 des
Equipes Populaires, avec la mention :
"Abonnement à Contrastes" + votre nom



Connaissez-vous "Bonnes nouvelles, la newsletter qui fait du bien ?" Elle a pour but de rendre visibles les petites et grandes victoires, de nous aider à rompre le fatalisme et à inspirer nos actions individuelles et collectives. Inscrivez-vous-y, c'est un vrai bol d'oxygène : on a besoin de petits signes encourageants pour nous convaincre que non, tout n'est pas perdu.

Hélas, ce n'est pas avec ce numéro de Contrastes que vous verrez votre moral remonter en flèche... Tant pis, on assume ! Car les enjeux sont trop importants pour être tus. Nous, les humains, sommes en effet en train de mettre en place tous les éléments de notre autodestruction.

Et ce ne sont malheureusement pas que des élucubrations de cinéastes ou de romanciers avides de sensationnalisme. Ni des prédictions d'oiseaux de mauvais augure. Les faits sont là : réchauffement climatique, épuisement des ressources naturelles, extinction des espèces, pollution chimique et atmosphérique... Ces phénomènes, qui s'amplifient et se renforcent mutuellement, ne sont pas le fruit du hasard mais d'une course effrénée vers plus de croissance, plus de consommation, plus d'accumulation de richesses.

Les premières victimes, déjà bien réelles, sont les populations les plus pauvres : réfugiés climatiques, pollutions industrielles de grande ampleur, famines... Mais aussi, de manière moins visible et plus sournoise, toutes les personnes qui sont victimes d'un système capitaliste mondialisé dont le moteur est l'illusion d'une croissance économique infinie. Celui-ci porte en effet une lourde responsabilité dans la destruction de la planète et l'épuisement de ses ressources.

Pour certains chercheurs, il est déjà trop tard ; on les appelle les colapsologues, c'est-à-dire ceux qui croient à l'effondrement civilisationnel imminent. Pour eux, il n'y a plus rien à faire, seulement apprendre à s'adapter ou survivre le mieux possible. Pour d'autres, qui ont une foi inébranlable dans le développement de nouvelles technologies, il est encore temps d'agir pour en atténuer les effets.

Le dossier explique cette notion encore largement méconnue d'effondrement, passe en revue l'état de santé préoccupant de la planète et interroge les raisons de la fascination humaine pour le catastrophisme. Le dernier article part du postulat que la lucidité face à la gravité de la situation doit être le moteur de l'action. Dans son interview, Renaud Dutermé partage ce point de vue. Pour lui, même si on ne peut revenir en arrière, l'effondrement (ou basculement) en cours peut être un moteur de mobilisation pour changer radicalement le système socio-économique.

Pour parodier la chanson, qu'est-ce qu'on attend pour être... vivants ?

Monique Van Dieren

« EFFONDREMENT », UN MOT QUI NE MENT PAS

Le mot "effondrement" est loin d'être sur toutes les lèvres, mais il gagne du terrain dans le débat sur les scénarios qui attendent notre société de capitalisme mondialisé. Qu'est-ce que cela signifie ? Faut-il en avoir peur, l'éviter à tout prix ? Commençons surtout par oser en parler...



CC0 Max Pixel

Faut-il utiliser ce terme ou pas ? Cette question incontournable agite tous les comités de rédaction, les organisateurs de conférence, les collectifs engagés, dès qu'ils envisagent de partager avec un public plus large les perspectives catastrophiques vers lesquelles nous mène la marche actuelle du monde.

"Effondrement", ça commence à sonner juste

Souvent, on renonce. « C'est déprimant » disent les uns, « exagéré » selon d'autres. Dans tous les cas, ce n'est pas vendeur. « On devrait plutôt mettre en avant les pistes, les solutions... ». Et, presque toujours, c'est ce qui arrive : on consacre une ou deux pages aux constats, déprimants, mais on s'empresse d'accumuler les exemples de jardins partagés, de maraîchage bio, de monnaies locales, de coopératives... pour ne pas se laisser aller au découragement. Ou pour mieux le refouler ?

Depuis trois ans, le mot « effondrement » est toutefois en train de prendre sa place dans le débat public. Après le « développement durable », la « décroissance », la « transition »... Tout se passe comme si chaque nouveau mot apparu dans les luttes écologiques finissait par décevoir, puisque jusqu'ici, aucun de ces mots n'a permis la mobilisation massive tant attendue. L'émission des gaz à effet de serre ne cesse d'augmenter au niveau mondial. De plus en plus de ressources s'approchent de leur pic de production. À tel point que les scénarios catastrophiques, ceux qu'on souhaite éviter, deviennent les plus réalistes. Le mot « effondrement », au fond, commence à sonner juste.

Comment le définir ?

Mais que signifie-t-il ? Qu'est-ce qui pourrait s'effondrer ? Tout. Du moins, tout ce qui nous semble normal au quotidien. Un ancien ministre de l'environnement français, Yves Co-



cc0. pxtel.com

Le destin des "sociétés complexes"

Un autre américain, l'historien et anthropologue Joseph Tainter, a étudié les phénomènes d'effondrement de sociétés anciennes. Selon lui, l'effondrement a lieu quand la complexité sociale d'une société ne peut plus être supportée par l'apport d'énergie. Son analyse repose sur une vision presque mécanique : au fur et à mesure des problèmes qu'elles rencontrent et qu'elles résolvent, les sociétés deviennent de plus en plus complexes. Les lois s'accumulent, la population augmente, la fiscalité s'affine, les statuts et les métiers se multiplient, etc. Tout cela nécessite de plus en plus d'énergie. Or, plus une société devient complexe, plus l'énergie disponible sert à maintenir cette complexité elle-même, ce qui diminue la quantité d'énergie qui peut être consacrée à la résolution des nouveaux problèmes qui se posent. « La conséquence est que, tandis qu'une société évolue vers une plus grande complexité, les charges prélevées sur chaque individu augmentent également, si bien que la population dans son ensemble doit allouer des parts croissantes de son budget énergétique au soutien des institutions organisationnelles. C'est un fait immuable de l'évolution sociale et il n'est pas atténué par le type spécifique de source d'énergie². » Pour peu que le flux d'énergie disponible diminue, l'édifice s'effondre alors comme un château de cartes.

L'effondrement, pour Joseph Tainter, c'est la « simplification » inéluctable des sociétés quand l'énergie vient à manquer. À l'heure du pic du pétrole et de nombreuses autres ressources, ce propos entre en résonance avec l'actualité.

Je ne veux rien savoir

Stop, direz-vous : toutes ces réflexions, fort peu sympathiques, ne nous concernent pas ! Nous avons d'autres priorités au quotidien. Chercher un boulot, ou le garder, remplir la cuve à mazout, payer les factures, vivre enfin, ou survivre... Mais justement. Si de plus en plus de personnes ont l'impression que l'avenir est bouché, que la vie de leurs enfants sera pire que la leur, c'est précisément lié à un contexte sociétal de plus en plus compliqué. Toutes les choses sont liées : si les inégalités explosent, si le réchauffement climatique est de plus en plus grave (et dramatiquement non combattu), si l'énergie est de plus en plus chère, si la biodiversité disparaît, n'est-ce pas à cause d'une organisation socio-économique qui devient *insoutenable*, dans tous les sens du terme ?

chet, définit ainsi l'effondrement : c'est « un processus à l'issue duquel les besoins de base (eau, alimentation, logement, habillement, énergie, mobilité, sécurité) ne sont plus fournis à une majorité de la population par des services encadrés par la loi¹ ». Parler de scénarios d'effondrement, cela revient donc à dire que le risque est réel, pour nos sociétés industrialisées, de se défaire non pas petit à petit, mais brutalement, en l'espace de quelques mois ou de quelques années.

Le concept d'effondrement n'est pas nouveau. Jusqu'à très récemment, il était plutôt associé aux civilisations anciennes : la Rome antique, les empires Maya ou Inca, voire des civilisations plus localisées comme celle de l'Île de Pâques. Le géographe américain Jared Diamond a popularisé l'idée avec son best-seller *Collapse* (Effondrement), publié en 2005. Ce livre très remarqué montre comment plusieurs civilisations se sont effondrées à cause de dégradations environnementales. Plusieurs facteurs entrent en ligne de compte dans ces effondrements, notamment les changements climatiques, les dommages environnementaux, les relations commerciales, les guerres... Mais le facteur décisif, c'est la façon dont une société réagit à ses problèmes environnementaux. Ce qui a précipité les civilisations étudiées dans des effondrements, c'est l'aveuglement par rapport aux problèmes rencontrés. L'incapacité des élites et des institutions à comprendre les dégradations et à y réagir est plus déterminante que les dégradations elles-mêmes... Cela fait écho à la situation que l'on connaît de nos jours. En identifiant ces facteurs d'effondrement, Diamond ne se contente donc pas de décrire des épisodes du passé. Il attire également l'attention sur la situation actuelle de notre société mondialisée.

La tentation du déni est très forte. « *Non, un effondrement n'est pas possible...* ». Cela fait plus de quarante ans qu'on lance des alertes écologiques, et pourtant le monde tourne toujours en 2018. Parler d'effondrement, ce serait donc se laisser aller à une vieille tendance religieuse qui perçoit dans chaque époque des risques d'apocalypse. C'est certainement un peu vrai. Mais il faut quand même noter, par exemple pour le climat, que ce ne sont pas des religions mais toute une communauté scientifique qui, à l'unanimité ou presque, pointe des risques majeurs pour l'avenir. L'irrationnalité se situe sans doute davantage du côté des climatocceptiques et de ceux qui pensent qu'une source d'énergie infinie sera bientôt à notre portée.

Un autre phénomène nous pousse à ne pas y croire : chaque année qui passe ressemble à la précédente... Si tout était près de s'effondrer, ça se verrait ! La science des écosystèmes et celle des systèmes complexes nous enseigne pourtant que non. Quand on dépasse les limites de ce qu'un écosystème peut supporter (sa « capacité de charge »), la réponse de celui-ci n'est pas immédiate. Elle n'est pas non plus progressive. Il y a un délai, après le dépassement des limites, durant lequel il est encore possible d'ajuster la situation (en réduisant drastiquement l'impact sur le système pour le stabiliser). Mais si, durant ce délai, la pression sur le système continue à augmenter, on entre dans un scénario d'effondrement, qui intervient sous la forme d'un « point de bascule » ou *tipping point*. Un exemple de point de bascule assez simple est le moment où coule le Titanic. Il n'a pas sombré dès l'impact (qui peut symboliser le moment où on dépasse les limites), mais après quelques heures durant lesquelles l'eau s'engouffrait pourtant petit à petit. Or, à l'échelle mondiale, cela fait plus de trente ans que l'empreinte écologique globale de l'humanité dépasse la capacité de charge de la planète. Avons-nous ajusté la production et la consommation pour stabiliser les choses ? Bien au contraire : tout a continué à augmenter de façon exponentielle, les émissions de gaz à effet de serre comme l'utilisation des ressources.

Au moins, parlons-en !

Est-ce que tout va vraiment s'effondrer ? Personne ne peut honnêtement prédire l'avenir, et certainement pas nous. Il est normal et sain de rester critique, de douter, de chercher. Mais être critique ne signifie pas faire l'autruche. Le développement galopant des initiatives de transition, d'un fourmillement d'alternatives locales et durables est enthousiasmant. Il est

aussi indispensable, mais objectivement dérisoire en termes d'impact global. Ce que ces initiatives font naître se situe sur un autre plan. Elles ne sont pas à elles seules à même d'éviter un effondrement, ni de solutionner l'ampleur des problèmes écologiques, mais elles préparent un autre modèle. D'autres repères collectifs qui prendront inévitablement la place de ceux qui s'effondrent.

Regardons donc les catastrophes probables et les scénarios d'effondrement bien en face. Cela fait peur ? Cela rebute le grand public ? Et alors ? N'avons-nous pas vocation, justement, à nous mettre à l'écoute de ces inquiétudes et à cheminer à partir de paroles libres, partagées et authentiques ? Comme le disent la plupart des « collapsologues », ainsi que se sont baptisés ceux qui étudient le « *collapse* », c'est-à-dire l'effondrement, ce qui nous attend n'est pas la fin *du* monde, mais la fin *d'un* monde. Cela nous concerne donc tous, et il serait logique d'en faire un vrai débat public, d'en parler dans nos groupes, dans nos médias, sans s'autocensurer. Sans dissimuler la gravité des scénarios derrière des mots « positifs » qui risquent de devenir des « mots qui mentent ». Le secteur de l'éducation permanente commence à voir apparaître quelques initiatives encore éparpillées. Une formation « *Collapsologie et éducation populaire* »³ est ainsi organisée les 28 février, 1^{er} et 2 mars 2018.

C'est à ce débat citoyen que veut contribuer Clément Montfort, un jeune réalisateur français, avec son projet « NEXT », une web-série documentaire sur le sujet⁴. « *Dire qu'on va trouver des solutions au problème climatique, prévient-il, c'est mentir aux gens. Mon projet, c'est d'aider les gens à se faire à l'idée que ça va secouer. On sera plus résilient en gardant les yeux ouverts et en se préparant à la catastrophe qu'en faisant un déni de réalité. Il faut une décharge électrique pour bousculer les gens face à la décroissance forcée qui s'annonce* ».

Guillaume Lohest

1. Yves Cochet, « Faire société face à l'effondrement », séminaire du 22 avril 2016, Institut Momentum.
2. Joseph A. Tainter, *L'Effondrement des sociétés complexes*, Ed. « Le Retour aux sources », 2013.
3. Formation donnée par les asbl Quinoa et Rencontre des Continents, le projet Mycelium et le CFS. Voir <http://www.rencontre-des-continents.be/Nouvelle-Formation-Collapsologie-Education-Populaire.html>
4. Les épisodes de « NEXT » sont visibles sur Youtube, sur la chaîne de Clément Montfort.
5. « Parler de solutions au problème climatique, c'est mentir aux gens », interview de Clément Montfort, propos recueillis par Vincent Lucchese, Usbek & Rica, 14/10/2017. www.usbeketrica.com

QUESTIONS DE DÉBAT

- À quoi pensez-vous quand vous entendez le mot « Effondrement » ?
- Ce mot vous fait-il peur ?
- Qu'est-ce qui, au contraire, peut vous rassurer quant à l'avenir de notre société ?

Effondrement et alternatives sont les deux faces d'une même pièce.

E T A T D E S L I E U X

RIEN NE VA PLUS !



Geralt CC0-Photos domaine public

Les signes annonciateurs d'un effondrement possible ou probable sont nombreux. Notre système économique basé sur la croissance nous mène à une impasse. Et il est tellement bien verrouillé que les issues de secours sont elles-mêmes obstruées. Serions-nous faits comme des rats ?!

Le rapport du GIEC (Groupe interdisciplinaire pour l'évolution du climat) publié en 2014 est catégorique : le réchauffement climatique est dû à l'émission de gaz à effet de serre (GES) produits par l'activité humaine, ce qui met définitivement une sourdine au puissant lobby des climato-sceptiques. Selon ce rapport, la température globale a augmenté de 0,85°C depuis 1880, et la tendance s'accélère depuis 60 ans. Et nous sortons des conditions requises pour limiter le réchauffement à 2% en 2050, qui est la limite fixée par le GIEC pour éviter « de basculer dans un modèle inconnu », ce que d'autres appellent l'effondrement.

Planète en surchauffe

Que dire alors du scénario d'une augmentation moyenne de 4°C, plausible à l'horizon 2100 si rien n'est fait ? Cette moyenne de 4°C signifie une augmentation de 8 à 10°C sur les continents, une montée du niveau des mers d'un mètre en 2100. Cela menacerait de nombreuses grandes villes côtières et inonderait les deltas qui permettent l'agriculture et donc l'alimentation de nombreux pays. Et ce n'est pas l'hypothèse la plus catastrophiste... Le pire scénario du GIEC prévoit une augmentation de 8 à 12°C d'ici 2300 !

Bien qu'étant encore relativement limité aujourd'hui, le réchauffement climatique ne touchera pas que les générations futures puisqu'il provoque déjà des vagues de chaleur plus longues et plus intenses, une augmentation des zones désertiques, des ouragans et inondations, la fonte des glaces, la montée du niveau des mers. La pénurie d'eau et la propagation des maladies contagieuses sont perceptibles dans les zones densément peuplées du Sahel, et la sécheresse de 2010 en Russie lui a coûté 25% de sa production agricole ; le coût des catastrophes naturelles devient de plus en plus insupportable tant sur le plan humain que financier (voir la succession d'ouragans dans le Pacifique à l'automne dernier).

Face à ces prévisions alarmantes, l'Accord de Paris de décembre 2015 (appelé Cop 21) prévoyait de limiter la hausse de température en-dessous des 2°C en 2050 par rapport aux niveaux pré-industriels. Mais les engagements pris par les Etats pour atteindre cet objectif sont nettement insuffisants, ce qui est confirmé par le rapport publié par le Programme des Nations Unies pour l'environnement juste avant la COP 23, en octobre dernier. Selon lui, ces engagements ne permettaient de réaliser que le tiers de l'effort à fournir pour limiter le réchauffement à 2°C.

En effet, même si les gouvernements respectent l'entière de leurs promesses, on s'achemine vers une hausse de plus de 3°C d'ici 2100, car aucun des grands pays pollueurs (USA, Chine, Europe, Inde) n'a de programme significatif dans un laps de temps assez court.

Certains se sont réjouis de constater une stagnation des émissions des GES issues de la combustion des ressources fossiles (charbon, gaz, pétrole) depuis 2014. Mais il n'y a pas lieu d'être euphorique pour autant, car les émissions de gaz liées à la déforestation et à l'utilisation des sols (agriculture) continuent quant à elles d'augmenter de 2% ces dernières années. « On brûle un peu moins de charbon, mais on augmente de manière inquiétante la pression sur la biomasse », estime IEW¹.

Selon le journal *Le Monde*², qui estime également que la bataille des 2°C est presque perdue, la stagnation des émissions de GES depuis 2014 s'explique par un moindre recours au charbon en Chine et aux USA, les deux plus gros pollueurs de la planète, mais aussi par l'essor de filières des énergies renouvelables, en particulier l'énergie solaire en Chine et en Inde. Toutefois, la tendance pourrait s'inverser à nouveau si la croissance économique mondiale repart à la hausse. De plus, on pourrait comparer l'évolution du climat à un vélo qui roule en roue libre : ce n'est pas parce qu'on arrête de pédaler qu'il s'arrête immédiatement de rouler. Autrement dit, le réchauffement climatique se poursuivra des décennies même après la stabilisation ou la régression de la production de GES.

Selon P. Servigne et R. Stevens³, « les conséquences, particulièrement catastrophiques, menacent clairement la possibilité de maintenir notre civilisation en l'état ». Car les risques de déséquilibre mondial et de conflits sont considérables. Les tensions géopolitiques seraient exacerbées par le nombre croissant de réfugiés climatiques, estime également François Gemenne. Selon lui, 85% des événements climatiques extrêmes (sécheresse, inondations, ouragans...) qui poussent les populations à l'exil, sont désormais liés au réchauffement climatique. Trois régions du monde sont principalement concernées : l'Afrique subsaharienne (sécheresse), l'Asie du Sud-Est (typhons et tempêtes) et les îles du Pacifique (montée des eaux). Dans ces régions, ce sont les populations les plus vulnérables qui en sont les premières victimes. L'ONU estime qu'environ 250 millions de personnes, d'ici 2050, seront forcées de s'exiler à cause des bouleversements du climat.

Pas de pétrole... et pas de bonnes idées

La solution au réchauffement climatique résiderait-elle dans l'épuisement rapide des énergies fossiles et leur remplacement par du renouvelable ? Ce serait un peu trop simple... Le pic mondial de « pétrole conventionnel » a déjà été franchi en 2006, selon une enquête scientifique britannique publiée en 2012⁴. « Plus de deux tiers de la capacité actuelle de production de pétrole devra être remplacée d'ici 2030, simplement pour maintenir la production constante. Compte tenu de la baisse à long terme de nouvelles découvertes, ce sera un défi majeur même si les conditions [politiques et socio-économiques] s'avèrent favorables ». Faut-il donc compter sur les nouveaux gisements de pétrole « non conventionnel », c'est-à-dire qui sont difficilement exploitables car coincés dans les sables bitumeux du Canada, les roches de la croûte terrestre ou les gaz de schiste ? Leur extraction coûte très cher et consomme... beaucoup d'énergie. Pour produire 100 barils de pétrole conventionnel, il faut aujourd'hui en dépenser 11 (il fallait en dépenser seulement un seul au début du siècle). Pour produire la même quantité de gaz de schiste, il faut en dépenser plus de 30... De plus, ils menacent la santé et l'environnement (notamment par la contamination des nappes phréatiques, les fuites de méthane et de matières radioactives...).

Remplacer le pétrole par d'autres combustibles tels que le gaz, l'uranium ou le charbon n'est pas non plus une solution sur le plan environnemental, et ils atteindront également leur

On pourrait comparer l'évolution du climat à un vélo qui roule en roue libre : ce n'est pas parce qu'on arrête de pédaler qu'il s'arrête immédiatement de rouler.

LES 9 FRONTIÈRES PLANÉTAIRES

Une équipe internationale de chercheurs¹ a tenté de définir les 9 frontières planétaires absolument vitales pour éviter de basculer dans une zone dangereuse pour la survie de notre planète :

- changement climatique (émission de GES)
- déclin de la biodiversité
- acidification des océans
- diminution de la couche d'ozone
- perturbation du cycle du phosphore et de l'azote (à cause de l'activité agricole)
- pollution atmosphérique (particules fines)
- consommation d'eau douce (risque de pénurie pour 80% de la population mondiale)
- changement d'affectation des terres (déclin des forêts)
- pollution chimique (utilisation intensive de pesticides en agriculture)

1. Recherche de la revue *Nature* en 2009, mise à jour en 2015 par W. Steffen : « Planet Boundaries Guiding human development on a changing planet », *Revue Science*.

L'IMPASSE DU RECYCLAGE

Le recyclage serait-il la solution miracle pour faire face à la pénurie de matières premières. Pour certains spécialistes, nous sommes là aussi dans une impasse si nous ne modifions pas rapidement les modes de production basés sur les hautes technologies.

Selon Hubert Guillaud¹, tous les scénarios d'avenir énergiquement soutenables sont basés sur des projets industriels de grande envergure, même s'ils évoquent tous de manière tantôt vigoureuse, tantôt timide, l'exigence d'une décroissance.

Le problème est donc celui de la disponibilité des ressources de minerais et des matières premières nécessaires pour capter, convertir et exploiter les énergies renouvelables, explique Hubert Guillaud. Il se réfère notamment aux travaux de Philippe Bihouix², spécialiste de la finitude des ressources, qui a analysé l'état de décomposition de leurs stocks. « *Après avoir exploité les ressources les plus concentrées, nous devons à présent exploiter des ressources de plus en plus difficiles à extraire, qui nécessitent de plus en plus d'énergie pour être transformées. Exploiter les énergies renouvelables via des panneaux photovoltaïques ou des éoliennes par exemple, nécessite d'avoir recours à des métaux rares. Or, nous utilisons de plus en plus ces minerais et ressources rares dans des usages dispersifs qui rendent leur recyclage impossible. En créant des matériaux toujours plus complexes (alliages, composites ...), on rend de plus en plus impossible la séparation des métaux que nous avons assemblés. Le cercle vertueux du recyclage est percé* ».

Hubert Guillaud cite l'exemple des cartes électroniques qui contiennent de nombreux métaux rares différents mais en quantité infime, mais aussi celui des voitures électriques : « *il n'y a pas assez de lithium sur terre pour équiper un parc de centaines de millions de véhicules électriques* ». Pour lui, le « macro-système technique » qu'on imagine pour l'avenir, bourré d'électronique et de métaux rares n'est pas soutenable.

Idem pour les énergies renouvelables. « *Certains y voient une possibilité de relocalisation, de maîtrise par les territoires de la production énergétique. C'est sans conteste vrai pour les technologies simples (solaire domestique ou petites éoliennes), sûrement pas pour les développements high-tech qu'on nous promet, tels que la fabrication, l'installation et la maintenance de monstres technologiques que sont les éoliennes de 3 ou 5 MW, qui ne sont à la portée que d'une poignée d'entreprises transnationales et mettant en œuvre des moyens industriels coûteux.* »

1. Faut-il prendre l'effondrement au sérieux ? Hubert Guillaud, blog Le Monde.fr, 17 octobre 2015. <http://internetactu.blog.lemonde.fr/2015/10/17/faut-il-prendre-leffondrement-au-serieux/>

2. L'âge des Lowtech, Philippe Bihouix, Ed. Seuil, 2014

► pic de production à moyen terme. De plus, les infrastructures permettant leur extraction fonctionnent au pétrole. Les biocarburants ou le bois, quant à eux ne pourraient que très faiblement compenser le déclin du pétrole, et menacent l'environnement et la sécurité alimentaire des populations plus pauvres.

Restent donc les énergies renouvelables telles que le solaire, l'éolien, la géothermie ou l'hydraulique. Mais pour les produire, il faut utiliser d'autres sources d'énergies non renouvelables telles que les métaux. Or, les métaux connaîtront aussi un pic de production, même si la disponibilité de ces ressources est très difficile à mesurer. Mais « une réalité est d'ores et déjà mesurable : les teneurs en métaux dans les minerais sont de plus en plus faibles depuis plusieurs décennies. Selon une étude du CNRS, la tendance est clairement à la baisse pour le cuivre, l'or, le plomb, l'uranium, le zinc, le nickel, les diamants et l'argent. Le rythme de consommation des métaux augmente très vite, et l'amoindrissement de leur concentration dans les profondeurs les plus accessibles implique de creuser toujours plus loin, donc de dépenser beaucoup d'énergie »⁵. Pour Philippe Bihouix, nous sommes dans une impasse extractiviste, productiviste et consumériste : « *Nous devons décroître, en valeur absolue, la quantité d'énergie et de matières consommées.* » (voir encadré)

Cette exigence de diminuer la quantité d'énergie produite et consommée se confirme d'année en année par la fameuse « empreinte écologique », qui en résumé mesure la quantité de ressources naturelles et les surfaces utilisées par l'homme (énergies fossiles, exploitation des forêts, pêche, terres cultivées, surfaces bâties...).

L'empreinte écologique de l'humanité a doublé depuis 50 ans, en particulier à cause de l'empreinte carbone (combustion d'énergies fossiles) qui, elle, a été multipliée par 11 sur la même période⁶. Et si tout le monde vivait comme un Belge, il faudrait plus de quatre planètes pour subvenir aux besoins de l'humanité ! Cela en dit long sur la finitude de nos ressources et sur la nécessité d'être lucide quant à l'impasse dans laquelle on se trouve.

Adieu, jardin extraordinaire

L'apparition et la disparition d'espèces animales et végétales est un phénomène naturel. Ce qui ne l'est pas, c'est la rapidité avec laquelle cette dernière se produit. Dans une étude publiée en juillet 2017⁷, des chercheurs américains et mexicains évoquent la menace d'un anéantis-



CC0 pxhere.com

sement biologique, après avoir analysé 27.000 espèces terrestres. Les disparitions d'espèces ont été multipliées par 100 depuis un siècle, soit un rythme sans équivalent depuis la disparition des dinosaures... Cette évolution rapide est due à l'activité humaine intensive et polluante ; surpêche, utilisation intensive de pesticides en agriculture, déforestations massives... La perte de biodiversité risque de s'accélérer avec le réchauffement climatique. « Il n'y a pratiquement plus d'écosystèmes qui n'aient été perturbés par l'activité humaine, et plus de 40% d'entre eux sont déjà sérieusement atteints »⁸.

Par exemple : la raréfaction des espèces pollinisatrices comme l'abeille a des conséquences sur les plantes qui en dépendent, et donc sur les rendements agricoles et les populations qui en vivent. « Cela peut paraître paradoxal mais les espèces les plus menacées ne sont pas celles que l'on croit, mais celles qui sont indirectement liées à celles que l'on croit. Ce qu'on appelle désormais les coextinctions sont potentiellement les plus nombreuses. Elles sont imprévisibles et on ne les observe que lorsqu'il est déjà trop tard. Et pourtant, nous parlons peu de perte de la biodiversité comme risque majeur, au même titre que le réchauffement climatique ou la pollution atmosphérique. Or, elle a une influence majeure sur l'équilibre de l'écosystème et les conséquences sont bien plus graves que ce que nous l'imaginons. »⁹

Vive la crise ?

En écho aux théories de l'effondrement les plus alarmistes, certains entrevoient des petites portes de sortie en misant sur les « basses

technologies », c'est-à-dire en utilisant des matériaux renouvelables et recyclables, en évitant les alliages, en concevant des objets réparables et transformables... Des pistes qui peuvent cependant paraître insuffisantes par rapport à cet enjeu de finitude des ressources, surtout à l'heure où les évolutions technologiques nous éloignent de plus en plus de ces objectifs. Une vision plus positive qui est également portée par le mouvement de la Transition pour qui « il ne faut pas se concentrer sur la probabilité qu'une catastrophe planétaire survienne, mais sur les possibilités de faire avec les ressources qu'on a. Il nous faut une stratégie qui vise un réchauffement limité à 1,5°C. Ça ne marchera que si tous sont capables et acceptent d'y jouer leur rôle : les gouvernements, les entreprises, les individus. La différence entre ces acteurs, c'est que la Transition peut agir plus vite que les gouvernements et les entreprises ».¹⁰

Faut-il espérer un enlèvement dans la crise économique pour freiner la consommation d'énergie et l'évolution du climat ? Pour Noé Lecoq¹¹, « si la croissance reprend du dynamisme ne fût-ce que pendant 3 ou 4 ans, il est à peu près certain qu'on va dépasser le seuil de 1,5 à 2°C. Le dilemme est bien là. La crise économique ne peut pas être en soi une perspective souhaitable car elle est synonyme de souffrances et de pauvreté. Mais en admettant qu'on puisse retrouver le chemin de la croissance, n'est-ce pas la certitude d'obtenir une crise bien plus grande encore d'ici quelques années, quand les effets de changements climatiques accrus s'emballeront au point d'emporter l'économie mondiale ? »

Même l'OCDE en est de plus en plus per-►

Si tout le monde vivait comme un Belge, il faudrait plus de quatre planètes pour subvenir aux besoins de l'humanité !

Cela en dit long sur la finitude de nos ressources et sur la nécessité d'être lucide quant à l'impasse dans laquelle on se trouve.

QUESTIONS DE DÉBAT

- De nombreuses personnes mettent encore en doute la main de l'homme dans le réchauffement climatique et dans l'extinction des espèces, ou ne croient pas au pic pétrolier ou à l'épuisement des ressources. Que signifie cet aveuglement ?
 - La volonté de se dédouaner d'une responsabilité individuelle et/ou collective ?
 - La peur de devoir remettre en question son mode de vie et de consommation ?
 - Le refus de voir une réalité difficile en face ?
 - Ou tout à la fois ?
- Pensez-vous, comme P. Servigne et R. Stevens, que nous sommes pris au piège par un système économico-financier où tout est verrouillé ?

► suadée ; elle estime que les changements climatiques représentent un risque systémique pour l'ensemble de l'économie. Mais l'inverse est également vrai : l'économie, c'est-à-dire la croissance telle qu'on l'envisage encore aujourd'hui, représente elle aussi un risque systémique sur le climat, l'approvisionnement en énergie et la biodiversité.

L'appel de 1500 scientifiques de 184 pays en novembre 2017¹² ne dit pas autre chose : « *L'issue n'est pas du côté de l'austérité et de la croissance mais plutôt d'une rupture avec le productivisme, l'extractivisme, la foi béate dans la techno-science, l'autoritarisme, le capitalisme. (...) Pour que l'humanité ne disparaisse pas comme une entreprise en faillite, la solution à moyen et long terme est du côté d'une société de la gratuité, émancipée de la contrainte du "toujours plus" de richesses économiques et de pouvoir sur les autres êtres humains, les autres vivants et la planète* ». Pour les signataires de l'appel, la situation est donc grave... mais pas désespérée !

Pris au piège

P. Servigne et R. Stevens sont encore plus pessimistes à cet égard. « *Les limites de notre civilisation sont imposées par les quantités de ressources dites "stock", par définition non renouvelables (énergies fossiles et minerais), et les ressources dites "flux" qui sont renouvelables mais que nous épuisons à un rythme bien trop soutenu pour qu'elles aient le temps de se régénérer. Sans énergie accessible, c'est la fin de l'économie telle que nous la connaissons.* »

Mais ils pointent également un problème encore plus global, celui du « verrouillage » du système. Ces verrouillages sont d'ordres divers : techniques, psychologiques, institutionnels, politiques. « *La globalisation, l'interconnexion et l'homogénéisation de l'économie ont encore rigidifié le verrouillage, augmentant encore exagérément la puissance des systèmes déjà en place* ». Ils citent les recherches de l'archéologue Joseph Tainter pour qui la tendance à la complexification, la spécialisation et le contrôle sociopolitique serait l'une des causes majeures de l'effondrement. Le verrouillage de la croissance par le système financier en est un exemple. « *La stabilité du système-dette repose entièrement sur la croissance, et le système économique mondial ne peut y renoncer s'il veut continuer à fonctionner. Cela signifie que nous avons besoin de croissance pour continuer à rembourser les crédits (publics et privés), à payer les pensions, à empêcher la montée du*

chômage. Si nous sommes privés de croissance pendant trop longtemps, le système économique implose sous des montagnes de dettes qui ne seront jamais remboursées ».

Pour P. Servigne et R. Stevens, il n'y a donc pas de solution globale, car nos institutions ne sont pas adaptées à un monde sans perspectives de croissance. « *Nous vivons donc probablement les derniers toussotements du moteur de notre civilisation industrielle avant son extinction* ». Pas d'autre issue que l'effondrement donc, juste des mesures à prendre pour s'y adapter. « *Quand une civilisation s'effondre, les bâtiments peuvent s'écrouler, mais il reste les liens humains.* » Ils ne croient plus à une réduction volontaire de la production d'énergie et de la consommation, ni dans les technologies qui nous emprisonnent. Leurs seules réponses résident dans la capacité de l'homme à avoir des comportements altruistes comme ils en ont déjà lors de catastrophes, la reconstruction de pratiques collectives et la relocalisation de petites communautés résilientes.

Entre « *La situation est grave mais pas désespérée* » et « *La situation est désespérée mais ce n'est pas (trop) grave* », à vous de vous faire votre propre opinion... ●

Monique Van Dieren

1. Noé Lecoq, *L'effondrement en questions*, dossier publié par IEW le 19/01/17.
2. Pierre Le Hir, *Le Monde* du 31/10/17.
3. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Ed. Seuil, 2015.
4. S. Sorel, *Shaping the global oil peak*, *Energy*, Vol 37, 2012. Cité par P. Servigne et R. Stevens dans leur livre *Comment tout peut s'effondrer*, Ed. Seuil 2015.
5. Métaux : du mythe de l'épuisement à la réalité de la pénurie, Marie-Noëlle Bertrand, *Revue Progressistes*, 19/01/2015.
6. <http://www.ecoconso.be/fr/Empreinte-ecologique-et-empreinte>
7. Voir synthèse des résultats de l'étude sur http://www.lemonde.fr/idees/article/2017/07/11/alerte-rouge-sur-l-extinction-des-especes_5158968_3232.html
8. Pablo Servigne et Raphaël Stevens, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Ed. Seuil, 2015.
9. Idem.
10. Interview de Rob Hopkins, inventeur du concept des villes en transition, dans *Le Vif* du 19/12/17.
11. Noé Lecoq, *L'effondrement en questions*, dossier publié par IEW le 19/01/17.
12. Appel relayé par Mediapart et Kairos, disponible sur <https://blogs.mediapart.fr/initiatives-decroissantes/blog/230118/appe-la-convergence-pourquoi-succes>

EFFONDREMENT ET RENAISSANCE : UNE MOBILISATION POUR LE CHANGEMENT

Renaud DUTERME
est professeur de géographie
et engagé au CADTM.
Il est aussi auteur
d'un livre sur
l'effondrement.



C. Equipes Populaires

Pour Renaud Dutorme, l'effondrement n'est pas le scénario d'un film catastrophe mais une évolution irréversible qu'il faut prendre à bras-le-corps. Les enjeux ne sont pas qu'écologiques. Ils posent aussi des questions fondamentales au modèle économique, à la répartition des richesses et au système démocratique.

■ **L'effondrement fait aussi allusion à des civilisations qui ont disparu : l'empire romain ou les Mayas... mais si l'on définit l'effondrement aujourd'hui, cela recouvre d'autres dimensions ?**

□ Quand on parle d'effondrement, il y a d'abord l'angle historique, archéologique. On parle de l'empire romain, des Mayas, etc., ce sont des sociétés qui se décomplexifient. On a une civilisation qui était relativement complexe avec des réseaux d'échanges, une organisation politique assez hiérarchique qui se simplifie, se désorganise. Pour l'effondrement dont nous parlons aujourd'hui, les choses sont différentes. Nous sommes dans une civilisation « thermo-industrielle » basée sur trois traits communs à l'ensemble du monde : l'industrie, les énergies fossiles et le capitalisme qui nous fait donner l'appellation d'une seule civilisation, aux quatre coins du monde. La grande majorité des gens sont soumis à ce modèle.

Notre société est interconnectée par ce que l'on appelle la mondialisation et quasiment aucune région ne sait vivre indépendamment des autres.

Historiquement, quand on fait l'analogie avec le présent, l'empire romain s'est effondré sur

deux ou trois siècles. C'est vraiment un processus avant d'être un événement unique. Peu de théoriciens de l'effondrement disent que notre société va s'effondrer d'un coup. La plupart des traits que ce soit le pétrole, le capitalisme sont encore là pour pas mal d'années. Le mot « effondrement », est beaucoup plus pertinent que le mot « crise ». Le mot « effondrement » montre qu'on est dans un processus qui ne peut pas revenir en arrière.

La notion d'effondrement est pertinente parce qu'elle est lucide. Notre monde arrive à un point de non-retour. Ça ne veut pas dire que c'est la fin du monde mais la fin d'un monde. Ce qui est intéressant avec cette idée d'effondrement, c'est ce que ça va donner. On ne vivra plus sur une planète avec un climat qui est relativement équilibré. On ne vivra plus dans une situation comme les 30 Glorieuses avec ►



► une situation de plein emploi et de surconsommation ; il y a toute une série de limites écologiques qui vont nous imposer de changer.

■ **Vous parlez de l'impossible retour en arrière. Et pourtant, on n'a pas le sentiment que ceux qui tiennent les manettes du côté économique et du côté politique sont en train de préparer l'avenir...**

□ Je pense qu'ils s'y préparent. Ceux qui ont le plus à craindre de l'effondrement, ce sont les classes moyennes, en grande majorité des populations occidentales, et une partie significative dans les pays émergents, des gens dont tous leurs besoins dépendent de l'Etat et du marché.

On oublie souvent que le capitalisme a une façon de rebondir qui est sans commune mesure dans l'histoire, et que les catastrophes qui se préparent vont être utilisées pour encore restreindre la redistribution des richesses. La position de la gauche, par rapport à ça, est compliquée parce que la gauche sociale-démocrate s'est complètement convertie au néolibéralisme avec une dimension sociale. La seule différence entre la gauche et la droite, porte surtout sur des questions culturelles, mais en termes d'économie, il y a un consensus.

Le problème c'est de rester dans le consensus néolibéral, avec toute une série de mythes dont celui de la croissance infinie, qui est la cause de l'ensemble des problèmes que l'on connaît. Il faut arriver à des positions radicales, qui visent à redistribuer la richesse. C'est pour ça que l'effondrement doit être un moteur de mobilisation, parce que l'effondrement va clairement être le prétexte utilisé pour se battre contre nos acquis sociaux. Le monde est de plus en plus fragmenté entre une majorité toujours plus nombreuse qui est détachée de l'ensemble des services collectifs et qui doit vivre de la débrouille et de la précarité, et une minorité toujours plus restreinte qui s'accapare les richesses de la majorité.

L'effondrement social -et celui des protections- est déjà bien en cours et il est sans cesse présenté comme faisant partie des solutions. Les pierres tombent de la montagne, et on commence par enlever les barrières qui pourraient effectivement empêcher ces pierres de tomber ! On est dans une lutte des classes. Mais ce n'est plus comme à la révolution industrielle

avec les méchants patrons d'un côté et les gentils ouvriers de l'autre, c'est plus vicieux que ça. Le problème, c'est que ce sont les détenteurs de capitaux qui détiennent la plupart des leviers politiques, médiatiques, etc. Ils peuvent imposer toutes ces mesures à l'ensemble de la population.

■ **Vous définissez l'effondrement comme étant déjà en cours mais aussi comme pouvant être mobilisateur...**

□ Le modèle anglo-saxon est celui d'une société de plus en plus « féodale » dans le sens que les services publics sont de plus en plus inexistantes, les systèmes de santé sont complètement défaillants. On est dans un monde d'accaparement qui est à la fois la cause et une conséquence de cet effondrement. Je me suis intéressé aux « gated communities » c'est-à-dire des quartiers sécurisés, privés dans lesquels ceux qui en ont les moyens se retirent pour continuer à vivre leur vie dans un sentiment de sécurité, dans une illusion au détriment de tous ceux qui perdent tout.

Tout notre modèle de société est basé sur une inégalité des ressources. Mais il y a assez pour faire vivre tout le monde. Il faut envisager l'effondrement comme une espèce de seuil dans lequel il n'y a pas de point de non-retour. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ça ? Il faut absolument imaginer des solutions qui sortent du cadre. Tant qu'on reste dans cette idée de croissance, on ne peut envisager que des solutions qui aggravent le mal. Le plein emploi ne reviendra jamais. Même s'il y a des emplois qui sont créés, le taux de destruction des emplois est beaucoup plus important. On en arrive à une précarisation accrue du marché du travail avec l'ubérisation, etc. Il faut redistribuer le temps de travail, avec le même salaire et redistribuer les richesses. Le bilan du libre-échange est catastrophique.

En réponse à ça, on peut avoir des réponses tout à fait individualistes ou beaucoup plus solidaires. On est un peu dans une course entre trois concurrents. Les tenants du statu quo sont majoritaires parce qu'ils détiennent les principaux moyens de production, les médias. Dans les écoles, les universités, il y a toujours cette idéologie. Les deuxièmes sont ceux qui se réfugient dans le repli identitaire. Et les troisièmes, ce sont les forces progressistes.

L'élection de Trump, c'est un symptôme de l'effondrement. La grande majorité des électeurs de Trump ont vu s'effondrer leur monde basé sur l'American way of life. Pourquoi est-ce que les mouvements fondamentalistes religieux

L'effondrement social est déjà bien en cours. Les pierres tombent de la montagne, et on commence par enlever les barrières qui pourraient effectivement empêcher ces pierres de tomber !

arrivent à prospérer ? Les terrains sur lesquels ils prospèrent sont souvent des terrains de misère, on se replie sur ce qu'on connaît. L'intérêt de cette notion d'effondrement, c'est d'expliquer les choses afin que les gens comprennent ce qu'il leur arrive et les changements de ce monde. A partir de là, on peut envisager des solutions qui vont au-delà du repli identitaire.

Vu qu'on est face à une convergence des problèmes, on peut aussi envisager une convergence des luttes communes à la majorité des gens comme celles contre les inégalités, une réforme fiscale cohérente ou des services publics de qualité.

Il ne faut pas voir l'effondrement comme un événement... Je considère ça comme un processus qui est en train de fragmenter de plus en plus le monde. Il faut absolument essayer de revenir à ce qu'on appelle la notion de commun, c'est-à-dire à des choses communes, des services communs, des richesses communes qui ne peuvent pas être accaparées. C'est pour ça que les mouvements syndicaux, par exemple, ont un grand rôle à jouer. La notion même du capitalisme, c'est l'accaparement des richesses et donc la privatisation au détriment des autres. Ce que la plupart des gens oublient, c'est que tout est une question de luttes et de rapports de force.

■ **Vous dites que tout le monde a intérêt à une redistribution des richesses à l'échelle mondiale, mais les populations européennes ne seraient-elles pas perdantes ?**

□ Je ne suis pas d'accord, le gâteau est bien assez grand, il y a assez d'argent... C'est clair qu'il y a des choses qui vont devoir changer dans les classes moyennes européennes. Change-ment ne veut pas dire régression. Permettre à la majorité des pays du Tiers-Monde d'avoir un niveau de vie supérieur ne se fera pas au détriment d'autres.

■ **Aujourd'hui, il y a une série de prises de conscience qui font que des gens se regroupent autour de petites alternatives. On a l'impression que ces groupes ne sont pas nécessairement reliés entre eux. De quelle manière peut-on passer d'une alternative locale à une remise en cause plus fondamentale ?**

□ Notamment dans une mise en réseau avec une certaine cohérence. Trop souvent, on voit s'affronter deux sortes de luttes : des tenants d'un changement global, qui sont plus du côté de la gauche radicale, qui disent « *il faut un mouvement de masse, changer le système* » et un courant pour plus de simplicité volontaire

disant qu'il faut changer ici et maintenant. Il faut articuler les deux. On va avoir besoin d'alternatives concrètes, notamment les villes en transition pour préparer le nouveau monde. Et ces alternatives ne pourront se généraliser que s'il y a un mouvement de masse et de lutte. Les deux approches doivent s'articuler. Tout est une question de rapport de force. De plus en plus de gens se rendent compte que quelque chose ne va pas et attendent la solution clé en main. Ce n'est pas l'alternative qui crée la mobilisation, c'est la mobilisation qui crée l'alternative.

■ **Est-ce que Monsieur ou Madame Tout le Monde n'a pas tendance, dans une situation comme celle-là, à se rassembler autour de sa famille pour rechercher le bonheur et se dire « je peux changer quelque chose et j'essaie de ne pas perdre mes acquis pour garder mon petit brin de bonheur ? »**

□ La sécurité est un sentiment légitime. Le problème, c'est quand elle devient la valeur centrale d'une société. C'est la porte ouverte à la barbarie. Il y a un mouvement aux Etats-Unis qui arrive aussi en Europe : les « survivalistes ». Le mot « transition », c'est quelque chose de positif, qui envisage justement une réponse beaucoup plus collective.

C'est clair que c'est une question qui va prendre de l'ampleur dans les années à venir. Tous les problèmes que l'on connaît vont s'amplifier. C'est la possibilité de fin d'un monde qui va nous donner la possibilité d'en recréer un.

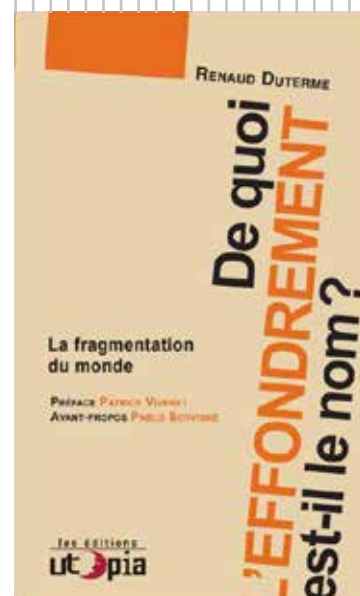
■ **Faut-il mettre la notion d'effondrement dans le débat public ?**

□ C'est un mot pertinent, qui doit être évoqué. On peut aussi parler de basculement parce que c'est un terme moins négatif. Ça peut aider les gens à avoir une réflexion plus globale. Le fait de savoir où on va peut entraîner une prise de conscience. Savoir que l'énergie devient rare et chère, cela peut pousser des gens à se dire « *je vais commencer à faire mon potager, à habiter plus près de mon boulot, à faire du vélo* ». Un proverbe anarchiste dit : « *La compréhension du monde est un préalable à sa transformation* ». Je prends le pari que quand les gens comprennent un problème, ils trouvent de bonnes résolutions. ●

Interview réalisée par Paul Blanche

Renaud DUTERME,
De quoi l'EFFONDREMENT est-il le nom ?
La fragmentation du monde
Les Editions Utopia - 2016

C'est la possibilité de fin d'un monde qui va nous donner la possibilité d'en recréer un.



C A T A S T R O P H I S M E

APOCALYPSE... NOW ?

cc flickr. Ian Burt

Le mythe de la fin du monde existe depuis la nuit des temps et renvoie à un imaginaire collectif véhiculé par les mythes qui font l'histoire de l'humanité, par toutes les formes artistiques. Le catastrophisme de notre époque a-t-il une particularité ? Qu'est-ce qu'il nous apprend sur notre société ? Le discours empreint de catastrophisme est-il efficace ? Ou au contraire nous conduit-il à l'immobilisme ?

Un tremblement de terre, un tsunami, une épidémie, la raréfaction des ressources, un décor apocalyptique, une ville désertée où l'Etat ne peut plus assurer la sécurité, des victimes, des gens apeurés qui courent dans tous les sens, des gens résignés qui attendent « le jugement dernier », et au milieu de tout ça, une femme ou un gars ordinaire qui, malgré lui ou elle, va devenir le héros de l'Histoire, le « sauveur », « l'élue ». La plupart du temps, il mènera les survivants vers une issue. Cette scène est familière pour la plupart d'entre nous qui avons grandi avec les blockbusters américains : *Armageddon*, *Independence Day*, *Deep Impact*, *Le Jour d'après*, *La Guerre des mondes*, *Mad Max*... nombreux sont les films catastrophes qui font partie de l'imaginaire collectif.

Le catastrophisme, on le retrouve évidemment dans les livres de science-fiction ou les romans d'anticipation parfois même sous une forme plus pessimiste où les humains sont condamnés (Philip K. Dick, Barjavel...), dans les mangas ou les jeux vidéo... et bien sûr les séries comme par exemple *The Walking Dead* où une épidémie étrange a transformé des hommes en morts-vivants. La science-fiction active un voyant rouge, une alerte pour éviter le pire, elle nous montre ce qu'il ne faut pas faire, elle joue le rôle de catharsis.

Au-delà de la fiction, ces films et ouvrages

témoignent des angoisses d'une époque. « On pourrait retracer l'histoire du 20^{ème} et du 21^{ème} siècle à travers le cinéma de science-fiction. Ce qui est intéressant, c'est de regarder ces films en pensant au contexte de l'époque et être attentif à ce que nous disent ces films après la crise économique de 1929, après la deuxième guerre mondiale et la bombe nucléaire. Les films de la guerre froide notamment sont empreints de la peur du nucléaire, parlent de la montée de l'armement entre les puissances (USA/URSS), de la prise de conscience par les gens qu'on a construit une arme qui peut détruire la terre. Aujourd'hui, on voit plus la peur de la pandémie, des cataclysmes naturels et celle du terrorisme... On peut la plupart du temps relier les films à une actualité précise », explique Isabelle Vanini, programmatrice du Forum des images (haut lieu parisien dédié aux amoureux du cinéma), dans une interview accordée à France Culture en 2012¹. « On peut observer deux sortes de films « catastrophe » : les pré-apocalyptiques qui exposent les premiers signes d'une catastrophe imminente et une mise en scène de la fin du monde et les post-apocalyptiques qui plantent le décor d'une nouvelle société qui, souvent, met en scène des conditions de vie assez rudes : absence d'entraide, cannibalisme, pollution, manque de nourriture... Les films plus récents ont une particularité, celle d'être plus pessimistes : on centre alors l'histoire sur « Que

vas-tu faire les quelques heures avant la fin ? » ajoute-t-elle.

Cet imaginaire de la fin du monde existe depuis les temps anciens. Notre imaginaire collectif par rapport aux catastrophes est influencé par les mythes issus de la culture judéo-chrétienne : le déluge, l'apocalypse de Saint Jean. Dans d'autres cultures, ce sont d'autres mythes qui prennent place mais celui du déluge existe sur tous les continents. « *Dans l'évangile, Jésus pense qu'il connaîtra de son vivant la fin du monde. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, les gens pensent également qu'ils la connaîtront de leur vivant. Avec les évangélistes aux USA et en Angleterre, on a vu apparaître des dates qui désignent le moment de l'apocalypse. Aujourd'hui, Internet est un outil pratique pour nourrir l'imaginaire des catastrophes. Mais je pense que cela n'inquiète pas beaucoup les gens. En revanche, les infos anxiogènes qu'on peut y trouver nous touchent tous : la disparition des abeilles, le déclin de l'écologie de la planète de manière générale* », explique, toujours à France Culture², Jean-Noël Lafargue, auteur de *Les fins du monde : de l'Antiquité à nos jours*.

On peut observer une certaine fascination pour la fin du monde. Cela peut s'expliquer par l'envie de renouveau, de renaissance. Par l'envie d'une autre société. C'est dans ce cas précis qu'une catastrophe peut être vue de manière positive. L'imaginaire des catastrophes est variable d'une culture à l'autre. Ce qui tient de la catastrophe négative pour les uns, s'apparente quelques fois à une délivrance pour les autres.

Et la plupart du temps, on ne les voit pas arriver. Yoann Moreau, anthropologue, auteur de *Vivre avec les catastrophes* revient sur une éruption volcanique qui a eu lieu en 1913 au Vanuatu. Un des colons se trouvant sur place au moment de l'éruption avait adressé un courrier à un ami, dans lequel il expliquait qu'il était en train de regarder le plus beau spectacle du monde ! Selon l'anthropologue, « *pour toute catastrophe qui touche fondamentalement à la structure de notre monde, il y a un aveuglement avant que n'arrive la consternation* »³.

Pour le philosophe Michaël Foessel, auteur notamment de *Après la fin du monde*, les discours catastrophistes sont particulièrement liés aux sociétés modernes. « *L'idée de catastrophe imprègne les sociétés fatiguées d'elles-mêmes* » explique-t-il dans une interview accordée à Libération en 2012⁴. Les discours catastrophistes ont remplacé les discours

rassurants du progrès : baisse de confiance dans les institutions traditionnelles, méfiance à l'égard des nouvelles technologies, crise économique et financière... Le sentiment d'échec et de défaitisme gagne du terrain. Le philosophe l'explique par une déception par rapport au modèle de croissance, par rapport au capitalisme et au fait que la démocratie s'impose à ses côtés. Il va même plus loin : « *Cette peur de fin du monde est symptomatique d'un certain psychisme européen. Au Mexique, où la croissance culmine à 4%, ce sentiment n'existe pas* ».

Mais qu'est-ce qui peut expliquer le sentiment d'une catastrophe imminente ? Il est évident que la superposition des crises (économiques, financières, sociales, environnementales) provoque des angoisses, la peur du lendemain, si lendemain il y a. Et à juste titre lorsqu'on prend connaissance des études scientifiques. Mais ce qui intervient aussi, c'est la perte de sens. Les gens se sentent dépossédés, ont le sentiment que plus rien n'est possible et ils n'arrivent plus à faire des projets. « *Un monde qui ne répond plus, qui n'est plus à la hauteur de nos désirs, est un monde dont on ne peut qu'espérer qu'il s'arrête un jour* »⁵ explique le philosophe Michaël Foessel. Les perspectives économiques rendent l'avenir morose. Ne permettent plus d'y croire. Quand d'autres vivent dans l'immédiateté pour se protéger. Le sentiment de ne pas avoir d'horizon nous coupe du passé et de l'avenir.

Dans une société du risque, de la peur de la catastrophe, l'innovation tend à s'éroder. On tente de maintenir les acquis. En « mode survie », penser l'alternative, penser le possible devient difficile. Mais comme l'histoire n'est pas écrite, comme l'humanité est imprévisible, partout dans le monde, des initiatives locales redonnent du sens à ce « monde en déroute ». Des initiatives empreintes d'optimisme qui témoignent de l'envie de créer une nouvelle société, du désir d'inventer un autre monde fait de solidarité, de respect de la nature, où la vie, l'humain, priment sur la croissance. Pour éviter non pas la fin du monde mais la fin d'un monde, Alain Damasio, auteur de science-fiction, pense qu'il faut ériger le vivant comme LA priorité : « *Un vivant à placer devant le capitalisme, le consumérisme, la croissance stupide, la technolâtrie, l'individualisme, bref, tout ce qui charpente actuellement nos sociétés occidentales*. »⁶

Claudia Benedetto

QUESTIONS DE DÉBAT

- Pourquoi les films catastrophe ont-ils tant de succès ? Que nous apprennent-ils sur notre époque ?
- Avez-vous le sentiment que nous nous trouvons à la croisée des chemins ?
- Qu'est-ce qui vous fait dire cela ? Pour vous, quel sera le monde de demain ?

1. *Pourquoi la fin du monde fascine-t-elle autant ?*, Émission pixel, France Culture, 21 décembre 2012.
2. Idem.
3. *L'expérience de la catastrophe*, Émission *La conversation scientifique*, 20 mai 2017.
4. *L'idée de catastrophe imprègne les sociétés fatiguées d'elles-mêmes*, Alexandra Schwartzbrod et Cécile Daumas, Libération, 15 octobre 2012.
5. Idem.
6. *La science-fiction imagine la fin des temps pour mieux l'exorciser*, M Le Magazine du Monde, 27 décembre 2017.

ENTRE CATASTROPHISTES ET NÉO-ÉCOLOS, « MON CŒUR BALANCE »



Photos : cc pixabay

Symbole du mouvement Colibris, fondé par Pierre Rabhi et Cyril Dion (réalisateur du documentaire *Demain*), qui fait référence à une légende amérindienne : Pour changer le monde, commençons par changer nous-mêmes, par "faire notre part". Et la somme de petites actions peut au final s'avérer efficace.

Il est incontestable que l'humanité se retrouve face à un défi majeur : celui de réinventer une autre manière de « faire monde ». La crise écologique est d'une ampleur historique. Comme il est vrai que chacun réagit à sa façon face à cette nouvelle réalité, les spécialistes, experts, anthropologues, sociologues, météorologues, collapsologues, écologistes en tous genres ont leur propre interprétation de ce que sera le monde de demain.

Si les constats qui mènent à la conclusion de l'impasse écologique font à quelques exceptions près l'unanimité aujourd'hui, les conséquences, elles, ne prennent pas la même consistance, même entre collapsologues.

Bien que les tenants de la collapsologie soient tous d'accord pour dire qu'il est trop tard, qu'on peut aujourd'hui tout au plus diminuer le nombre de personnes qui "souffriront", il existe entre ces confrères des divergences de points de vue. Si on écoute Yves Cochet, fondateur du parti écologiste français *Les Verts*, identifié comme l'une des références des collapsologues, la suite ne sera que souffrance et désolation, l'Etat sera défaillant, il ne pourra plus assurer les services publics, il sera totalement dépassé par les événements. Il annonce même la date de l'avènement de ce déclin devenu inéluctable selon la collapsologie : aux alentours de 2030, avec une renaissance possible de notre société en 2050. Renaud Duterme¹, autre figure de la collapsologie, envisage un avenir légèrement moins sombre : cet enseignant, membre actif du CADTM (Comité pour l'abolition des dettes illégitimes) pense que l'on est déjà entré dans l'effondrement. Il voit dans l'effondrement une accentuation des inégalités socio-économiques actuelles, une érosion progressive de la classe moyenne qui ne peut que conduire à des tensions entre Etats et à l'intérieur même des pays. Contrairement à ses contemporains, il souligne que l'ef-

fondrement ne sera pas vécu de la même manière par tout le monde. Et qu'il ne nous touchera pas tous en même temps. C'est un processus qui est à l'œuvre et qui touche déjà des gens sur la planète.

Pas très réjouissant, tout ça ! Pourtant, les collapsologues ne sont pas nécessairement pessimistes : ils réfléchissent à d'autres manières de faire société. Ils sont déjà dans la reconstruction bien qu'ils tiennent des propos inquiétants sur la fin inéluctable de notre civilisation. Ils sont à contre-courant quand on observe les discours écologistes actuels qui, depuis quelques années, sont teintés d'un regain d'optimisme² en exploitant des formes de communication plus modernes (fausses manif anti-écologie) et en utilisant l'humour comme vecteur de sensibilisation. Les jeunes issus de la génération Y (nés dans les années 1980-1990) débattent sur les réseaux sociaux, organisent des manifestations anti-nucléaires, des ateliers pour diminuer drastiquement la quantité de déchets, affichent fièrement leurs fringues achetées en seconde main. Ils préfèrent se sentir utiles plutôt que d'atteindre la fameuse « réussite sociale » que leurs parents briguaient. Souvent en marge du système dans lequel ils ne croient plus et dans lequel ils ne se reconnaissent plus, ils usent d'une créativité sans bornes pour agir sur ce monde « abîmé » : monnaies locales, repair cafés, boutiques de seconde main, magasins en vrac, habitats groupés, habitats alternatifs, emballages mangeables, potagers collectifs... Le film *Demain* en a largement fait état.

Parmi les certitudes que la science nous donne, l'incertitude réside dans la manière dont les êtres humains réagiront face à l'effondrement, aux multiples crises aggravées, aux catastrophes. Comme le souligne Renaud Duterme pour qui l'effondrement est déjà en cours : « *La catastrophe n'est peut-être pas l'évènement en tant que tel mais la façon dont la société y répond* ».

1. Renaud Duterme, *De quoi l'effondrement est-il le nom ?*, les éditions UTOPIA, 27 février 2016.

2. Lucile Berland, *Les nouveaux écolos ont tué l'écologie anxieuse*, Slate.fr, 2 mai 2016.

FAUT-IL ÊTRE OPTIMISTE POUR AGIR ?

Mais il y a les initiatives de transition ! Et le film *Demain* ! « Partout dans le monde, des solutions existent ! » Le fourmillement d'alternatives locales est indéniable et nécessaire. Pour autant, faut-il ne voir que cela ? Ne communiquer que sur cela ? Cet article interroge les liens entre l'optimisme, la lucidité et l'action.



CC BY-SA 2.0

Les jardins partagés foisonnent, les monnaies alternatives aussi, et que dire du renouveau des coopératives, des repair cafés, des groupes d'achats communs, du maraîchage bio, etc. ! « Et si montrer des solutions, raconter une histoire qui fait du bien, était la meilleure façon de résoudre les crises écologiques, économiques et sociales, que traversent nos pays ? » Tel était le pari de l'équipe du film *Demain*, qui a récolté un immense succès en salles de cinéma. Telle est aussi l'opinion la plus répandue : pour agir, pour mobiliser les gens, il faut susciter l'espoir d'un monde meilleur. « Les gens en ont marre d'entendre des mauvaises nouvelles ! » C'est peut-être un cliché, mais il a fini par s'imposer. Les mauvaises nouvelles, on n'en veut plus, on veut voir des choses chouettes !

Dans la démarche du mouvement de la transition, initié par Rob Hopkins, les projets démarrent souvent par la construction collective d'un « rêve » concernant le futur du territoire où l'on vit. Rob Hopkins en est conscient, « l'effondrement est une possibilité », dit-il, mais cela ne servirait à rien d'en parler. Car « si on déclare que tout va s'effondrer et que ce sera terrible, les

gens se découragent alors que c'est précisément à ce moment-là qu'on a besoin d'imagination et de capacité d'adaptation. Le pessimisme est un luxe qu'on ne peut pas se permettre. On peut juste se permettre de se retrousser les manches¹. »

Et pourtant

On ne peut qu'être d'accord avec l'intention de Rob Hopkins. Mais la façon dont sa vision est interprétée ou reprise par une foule de personnes conquises par cet état d'esprit pose question. Sans douter un seul instant de la pertinence des initiatives de transition ni des intentions bienveillantes des promoteurs de « bonnes ondes », on est en droit de se demander si la culture de ce mouvement peut se réduire à celle de la « pensée positive ». L'enthousiasme auquel il appelle n'est pas une émotion artificielle qu'il faudrait construire en se persuadant que l'avenir sera meilleur. Cela, ça peut être une stratégie de communication, que d'aucuns jugeront nécessaire à certains moments et à certains égards. Mais le cœur de l'action s'enracine dans une vision plus complexe.





cc. Hermann Josef Hack

Rob Hopkins lui-même, d'ailleurs, dans son *Manuel de transition*, ne refuse pas les constats qui dérangent. Il consacre toute la première partie de son livre à mettre le doigt sur le lien unissant le changement climatique et le pic du pétrole. Il faut voir les deux ensemble, insiste-t-il, pour bien comprendre la situation inextricable dans laquelle nous sommes. Dans un second temps, ou en parallèle, développer une vision positive et agir est indispensable. Mais cela n'annule pas la prise de conscience. Il y a une nuance entre la lucidité joyeuse et l'optimisme béat. Se construire une vision pour agir dans sa direction, c'est très différent de penser qu'on trouvera forcément des solutions puisque « l'être humain s'en est toujours sorti ». Le film *Demain*, lui aussi, s'ouvre sur le récit d'une prise de conscience des

scénarios d'effondrement, suite à la lecture d'une étude célèbre². Mélanie Laurent raconte ce déclic : « J'ai lu l'étude pendant que j'étais enceinte, j'étais sous le choc, j'ai passé la journée à pleurer et j'ai maudit Cyril [NDLR, Cyril Dion, co-réalisateur du film] de m'avoir plongée dans un désespoir pareil. Jusqu'à la découverte de

cette étude, il ne s'agissait "que" de faire un film positif. Tout d'un coup, cela devenait un film nécessaire, et cela a été un formidable moteur³. »

L'optimisme comme obstacle

Ainsi, les plus formidables dynamiseurs d'alternatives positives sont enracinés dans une conscience de l'effondrement. Il est étrange, du coup, que leurs stratégies de diffusion et d'animation à destination du grand public semblent reposer sur la croyance qu'il faudrait éviter d'en parler, ou de trop s'attarder sur les catastrophes et la gravité de la situation. Nous pensons, au contraire, qu'il est absolument indispensable de se laisser toucher par l'étendue des dégâts pour construire, non pas des solutions, mais des alternatives solides et collectives.

Car que risque-t-on, en s'alignant sur le discours médiatique consistant à ne pas montrer la face catastrophique des scénarios pour demain ? On risque de donner aux alternatives un statut de « loisirs sympas », de « passe-temps de bobos ». À force de vouloir masquer la gravité de la situation, on alimente cette image légère des alternatives. Si on ne voit que leur côté coloré et joyeux, elles paraissent en effet marginales, elles ne pèsent pas grand-chose, elles semblent déconnectées des « vrais problèmes ». Leur sens politique est indissociable de la gravité des constats d'effondrement. Passez ceux-ci sous silence, et ces alternatives continueront à être considérées comme des îlots insignifiants. Effondrement et alternatives sont les deux faces d'une même pièce. Il faut regarder les deux côtés.

Pour le militant lui-même, un optimisme béat peut aussi être une illusion dangereuse. On ne se mobilise plus aujourd'hui de la même façon qu'hier. Le philosophe et psychiatre Miguel Benasayag, qui a milité contre la dictature en Argentine (1976-1983), estime que notre époque exige que nous nous engagions, certes, mais sans s'abreuver de grandes promesses, de grands idéaux. Nous vivons une époque obscure, explique-t-il, dans le sens où nous ne voyons pas quel modèle de société pourrait, clé sur porte, remplacer celui que nous connaissons. Nous devons donc lutter sans espoir d'une société parfaite à venir. Benasayag nomme cela un « engagement-recherche ». Et ce n'est pas évident, car nous avons baigné dans une autre culture militante, celle du 20e siècle, qui se fondait plutôt sur des certitudes et des idéologies à mettre en pratique. Cet engagement-là est illusoire, car il promet l'avè-

LA PEUR... PAS SI MAUVAISE CONSEILLÈRE !

Selon plusieurs études de psychologie¹, la peur est un vecteur d'action plus efficace que l'espoir. Contrairement aux idées reçues, selon lesquelles il faudrait « éviter de faire peur aux gens », une grande méta-analyse publiée en 2015 dans le *Bulletin de Psychologie* concluait que les messages insistant sur la gravité et la probabilité des problèmes étaient plus efficaces pour faire évoluer les comportements. Plus récemment, « deux chercheurs de l'Université de Taiwan en ont fait le centre de leurs recherches. Leur étude, publiée dans le *Journal of Advertising Research* a cherché à savoir quelles étaient les réactions des consommateurs à des communications traitant du réchauffement climatique en fonction de l'émotion qu'elle cherchait à faire passer : peur, ou espoir. (...) Les résultats de cette étude ont été particulièrement significatifs : ils montrent que quand on mobilise la peur, les messages passent plus efficacement auprès du public. En effet, les individus exposés à un message véhiculant la peur ont été plus attentifs, plus intéressés, mais ils sont aussi plus passés à l'action ! » Évidemment, il ne s'agit pas de manipuler ou d'inventer des fausses mauvaises nouvelles. Mais quand des situations graves se présentent (le réchauffement climatique est de cet ordre, et pire encore), notre responsabilité est de dire à quel point c'est grave. En ouvrant aussi des pistes d'action, mais sans avoir peur... de faire peur.

1. Clément Fournier, « Espoir ou peur : que faut-il privilégier pour parler d'écologie ? », E-RSE, La plateforme de l'engagement RSE et développement durable. <https://e-rse.net>

nement d'un « autre monde » ; il condamne le militant à la tristesse et à l'aigreur car cette promesse n'est jamais réalisée. Au contraire, l'engagement-recherche inscrit ses luttes dans ce monde-ci et à partir des humains tels qu'ils sont (et pas tels qu'ils devraient être)⁴.

Tant d'alternatives !

S'interdire un optimisme béat et de grandes promesses, cela ne veut pas dire ne rien faire ! Nous en avons chaque jour la preuve : les alternatives au modèle dominant se multiplient partout. Rien qu'en Belgique francophone, par exemple, le Réseau des Consommateurs Responsables (RCR) recense à ce jour près de 1200 alternatives de consommation, comme les jardins partagés, les GAC ou les repair cafés⁵.

D'autres projets alternatifs sont portés à de plus larges échelles. C'est le cas des monnaies locales, par exemple, qu'on retrouve à Liège (le Valeureux), à Mons (le ROPI), à Grez-Doiceau (les BLES), dans la région de Rochefort (le Volti), en Gaume (l'épi lorrain), entre autres. Encore plus ambitieux, les projets de ceintures alimentaires⁶ autour des villes, dont la plus aboutie est incontestablement celle de la région liégeoise. À Charleroi, une dynamique est en cours également. Dans ce contexte, des coopératives alimentaires ont aussi émergé (Hesbicoop, Paysans-Artisans, Agricovert, etc.), et même un supermarché coopératif à Bruxelles : BEES coop⁷, inspiré par la *Park Slope Food Coop* et *La Louve* à Paris. L'économie sociale et solidaire, les coopératives semblent connaître une seconde jeunesse.

Le collectif *Adret*, à l'origine du célèbre livre *Travailler deux heures par jour* (1977), vient de publier un ouvrage intitulé *Même si on pense que tout est foutu*. La parole y est donnée à des collectifs et résistants de tous horizons qui, sans espoir de sauver le système socio-économique en train de s'effondrer, agissent au quotidien pour esquisser d'autres manières de faire société. Le titre du livre est tiré d'une réplique de Philippe, un militant climatique de Genève. « *Même si on pense que c'est foutu, agir est profondément juste* » affirme-t-il. Ainsi, l'action est avant tout fondée sur le désir de justice. Paysans urbains, autoconstructeurs d'éoliennes, coopératives, collectifs autochtones, activistes non-violents... « *D'une certaine manière, toutes ces expériences incitent plutôt à faire passer la pratique avant la théorisation : "il faut d'abord construire, réfléchir en construisant, en parler le soir, boire un coup ensemble,*

en reparler, et ensuite tirer un enseignement de ce qu'on a fait et conceptualiser petit à petit ce qu'on est en train de faire. »⁸

La puissance d'agir, source d'optimisme

Alors, finalement, faut-il être optimiste pour agir ? Non. Car c'est sans doute l'inverse qui est vrai, suggère Miguel Benasayag. « *L'idée répan-due que rétablir l'espoir serait la condition pour que l'époque retrouve puissance, joie et engagement est donc, en fin de compte, une erreur de raisonnement. Ce ne sont pas la joie, la lutte, l'agir qui sont le résultat de l'espoir et de l'optimisme, mais bien plutôt l'espoir et l'optimisme qui sont les conséquences, l'effet de la joie, de la lutte et de l'agir. L'optimisme naît du fait de se trouver sur la route. Qu'il s'agisse de vie personnelle ou de vie sociale, le sentiment d'optimisme émerge par surcroît, lorsqu'on a renoué avec la puissance d'agir, avec la compréhension et la connaissance du monde et des situations, quand on remet en contexte, connaissant les causes et libérant la puissance d'agir.* »⁹ » •

Guillaume Lohest

Effondrement et alternatives sont les deux faces d'une même pièce.

1. Rob Hopkins, « Le pessimisme est un luxe qu'on ne peut pas se permettre », entretien avec Valentine Van Vyve dans *La Libre*, 14 novembre 2017.
2. Il s'agit de l'étude de A.D. Barnosky, E. Hadly et d'un collectif de dizaines de chercheurs, publiée en 2012 dans la revue *Nature*, sous le titre : « Approaching a state shift in Earth's biosphere » (L'imminence d'un changement d'état de la biosphère planétaire). Cette étude a été actualisée en 2015.
3. Interview de Cyril Dion et de Mélanie Laurent dans le dossier de presse du film *Demain*, 2015. www.demain-lefilm.com
4. Miguel Benasayag, *De l'engagement dans une époque obscure*, Le Passager Clandestin, 2011.
5. Voir la carte interactive sur le site www.asblrcr.be. Les alternatives prises en compte sont notamment les GAC (Groupes d'achats communs), les potagers collectifs, les donneries, les réseaux d'échange de savoirs, les SEL (systèmes d'échanges locaux) et les repair-cafés.
6. Voir notamment : www.catl.be et www.ceinturealimentaire.be
7. www.bees-coop.be
8. Collectif *Adret*, « Même si on pense que tout est foutu, agir est profondément juste », *Usbek & Rica*, 16/10/2017.
9. Miguel Benasayag, *De l'engagement dans une époque obscure*, Le Passager Clandestin, 2011, pp. 100-101.

QUESTIONS DE DÉBAT

- Et vous, vous sentez-vous plutôt optimiste ou pessimiste ?
- Croyez-vous que les « alternatives » existantes peuvent faire tache d'huile et transformer radicalement toute la société ?
- « *Même si tout est foutu, il faut agir quand même si on estime que ce qu'on fait est juste...* » Comment réagissez-vous à cette phrase ?

Edito

Faut-il faire l'autruche ?

2



Ce n'est pas avec ce numéro de Contrastes que vous verrez votre moral remonter en flèche... Tant pis, on assume ! Car les enjeux sont bien trop importants pour être tus. Nous les humains, sommes en effet en train de mettre en place tous les éléments de notre autodestruction.

Définition

« Effondrement », un mot qui ne ment pas

3



Le mot "effondrement" est loin d'être sur toutes les lèvres, mais il gagne du terrain dans le débat sur les scénarios qui attendent notre société de capitalisme mondialisé. Qu'est-ce que cela signifie ? Faut-il en avoir peur, l'éviter à tout prix ? Commençons surtout par oser en parler...

Etat de lieux

Rien ne va plus !

6



Les signes annonciateurs d'un effondrement possible ou probable sont nombreux. Les phénomènes les plus inquiétants sont le réchauffement climatique, la raréfaction des ressources énergétiques et le déclin de la biodiversité. Notre système économique basé sur la croissance nous mène à une impasse.

Interview

Une mobilisation pour le changement

11



Pour **Renaud Duterme**, l'effondrement n'est pas le scénario d'un film catastrophe mais une évolution irréversible qu'il faut prendre à bras le corps. Les enjeux ne sont pas qu'écologiques. Ils posent aussi des questions fondamentales au modèle économique, à la répartition des richesses et au système démocratique.

Catastrophisme

Apocalypse... now ?

14



Le mythe de la fin du monde existe depuis "la nuit des temps" et renvoie à un imaginaire collectif véhiculé par les mythes qui font l'histoire de l'humanité, par toutes les formes artistiques. Le catastrophisme de notre époque a-t-il une particularité ? Qu'est-ce qu'il nous apprend sur notre société ?

Alternatives

Faut-il être optimiste pour agir ?

17



Le fourmillement d'alternatives locales est indéniable et nécessaire. Pour autant, faut-il ne voir que cela ? Ne communiquer que sur cela ? Cet article interroge les liens entre l'optimisme, la lucidité et l'action.

Nos derniers Contrastes



Notre prochain Contrastes



ISI informatique

